

Je ne connais pas l'adresse de la jeune femme que je viens de quitter, je connais à peine son prénom, je sais que je ne la reverrai plus jamais, qu'elle est partie pour une ville que je ne connais pas non plus et qui, même si elle s'étend en banlieue de la ville où j'habite, est donc située à des années-lumière de ma vie dans une galaxie inaccessible, à jamais inexplorable. A jamais. Comme au plus profond de la mort. Et je l'ai laissée partir. Il est donc à jamais trop tard. Comme après la première seconde de la mort. Je pourrais me redresser, hurler que je refuse, que je ne veux pas, que je la veux, que je veux la retrouver, la reprendre. Mais inutiles ces cris, inutile cette réaction. A part son absence, le reste ne peut être que mirages.

Je connais à peine la jeune femme qui me laisse si bien minéralisé, depuis quatre jours seulement, déjà quatre jours, quatre vies; je la connais depuis toujours puisque, durant ces quatre jours, nous avons épuisé toutes nos ressources viscérales, nous avons louvoyé de la haine au désir, de la passion à l'effroi, en virant au mépris pour dérapier vers l'amour fou, en envoyant sans cesse d'autres voiles pour gagner ou perdre du terrain et tenter de ne pas chavirer sous toutes les contradictions, les rafales meurtrières, les lames de fond et les orages de poche que nous inventions en permanence pour les défier ou y couler. Je l'aimais parce qu'en la buvant, en fouillant de ma bouche jusqu'au fond d'elle, j'avais la sensation de me retrouver sur une planète natale si longtemps cherchée, si longtemps en vain, dans la nuit et la lassitude. Je t'aimais tant et temps, tu entends? Mais plus personne ne m'entend. Je ne savais pas, maintenant seulement je sais. Comme d'autres attrapent la grippe ou une pneumonie, moi j'ai attrapé une maladie qui serait ton ventre, ta palpitation femelle, ta voix d'orgasme qui me met les tripes à nu, le sang en fusion.

Il y a une heure seulement que je viens de l'accompagner à la gare. Une heure, donc plusieurs siècles, puisqu'une minute après le départ du train, il était déjà trop tard. Elle est partie, elle ne sera plus jamais là, plus jamais devant moi, sur moi, en moi. Je ne connais pas son nom, mais je

l'ai tellement tout entière dans les yeux, du ventre aux narines, des fesses aux sourcils, que je sens mes yeux me dévorer tout le corps. Et du monde extérieur si flou, si morne, je ne vois plus que l'affiche géante qui m'avait éclaté dans le regard avant de quitter la gare : « Avec RTL plus jamais seul. » C'était bien dit, on peut le dire. On se demande même comment on aurait pu mieux le dire avec aussi peu de mots.

Plus jamais seul.

Mais je n'ai jamais été seul. J'ai toujours été avec moi, avec des filles, en elles, sur elles, à côté d'elles, avec leur cul et leurs angoisses, leur con et leurs conneries, leur ventre et leurs verbes, leur bouche et leurs sentiments mal embouchés. Je ne suis jamais seul puisque même quand elles me quittent, je reste dans le sillage de leur souvenir, dans leur odeur, dans l'absence béante de leur présence.

Ce qui m'arrive une fois de plus, une fois encore, comme si souvent depuis si longtemps. Je l'ai rencontrée, je l'ai perdue avant même de l'avoir gagnée, après l'avoir à peine effleurée, à peine touchée, même si j'ai passé quatre jours à lui faire l'amour et lui mimer la mort avant de sombrer dans une mer commune. Je pense à elle, je ne suis plus rien à part cette hantise qui s'évapore inutilement dans un espace impossible à situer, impossible à rejoindre. Je bandais, donc j'étais quand je l'avais, ouverte et bavante sous mon corps. Je ne bande plus, donc je ne suis plus. Tout est flasque en moi, ramolli, volatilisé. Tout, à part ma soif d'elle qui me tourne dans le ventre, dans le vide : la femme que je veux boire, lécher, sucer, défoncer n'est plus là pour m'ouvrir ses cuisses, ses bouches, ses doigts, ses cris et les refermer sur moi comme autant de tentacules.

La soif, c'est cela.

La faim et la soif. A part ma terreur de crever un jour, je n'aurai connu que cela dans ma vie. Je n'aurai vécu que pour avoir soif sans cesse, jusqu'à la douleur ou la nausée parfois, et mener en permanence une quête épuisante pour trouver les moyens d'étancher cette soif. Mais je n'aurai eu soif, de toute façon, que de rencontres et de ruptures, de lits

et de fureurs, de femmes, de flemme et de flammes. Je n'aurai vécu que pour ça, qu'au plus profond de ça, avec ça, en ça. Je n'aurai pris au tragique que la mort et l'amour sans jamais arriver à prendre un instant au sérieux le ciel ou la planète, la pensée ou les pensums, la société ou le travail, la marche du temps ou le temps de la marche vers un avenir quelconque. Je n'ai jamais eu d'avenir, je n'aurai eu qu'un éternel présent fait de moments inutiles, gratuits, jamais constructifs, jamais payants, simplement obsédants, solaires ou nocturnes. A part la folie des filles et la faim des fesses, la faune et la flore de l'éternel féminin, je n'aurai rien connu et rien ne m'aura intéressé sur cette terre. Le reste n'aura été qu'un fond de toile, un ensemble de mirages, un faux-semblant. Je n'aurai vraiment vécu que pour oublier, de fille en anguille, le fait répugnant qu'un jour je ne vivrai plus.

Étrange, mais d'après ma carte d'identité je dois bien admettre que j'ai passé au moins quarante ans à la surface de ce siècle alors qu'en réalité je pourrais jurer que je suis né avant-hier et que, hier seulement, j'ai vécu une seule éreintante journée dans laquelle se sont engouffrées des milliards de minutes qui ne forment plus qu'une seule déflagration aussi floue qu'insonore. De tout mon passé, je ne vois en somme qu'une suite d'énormes trous, à croire que j'ai surtout vécu dans le vide, entre deux brumes ou deux aubes, en me cramponnant à certaines choses trop informes pour se congeler en souvenirs précis. Ou peut-être ai-je vécu assourdi, aveuglé par trop de détails infimes, insignifiants, et le tout a fini par exploser en un seul nuage grisâtre qui se dilue dans la couleur du rien.

Rien. C'est bien vrai. Je me concentre, je me rejette en arrière, dans l'avant-veille ou un dimanche de l'an dernier, une nuit d'il y a dix ans ou une soirée encore plus lointaine et je ne revois rien, je ne ressens rien, je ne regrette rien.

Rien, à part des noms de femmes justement, des visages de femmes, des corps, des râles, des mots, des files et des défilés de filles toujours plus effilées dans un monde où tout autre souvenir a disparu, avalé, digéré. Aurais-je perdu la mémoire de toute ma vie alors que ma mémoire du cul reste

non seulement intacte, mais vivifiée, vivace et vivifiante? Au secours! Docteur Freud, pourriez-vous m'indiquer l'adresse d'un analyste?

Je sais pourtant, confusément peut-être mais je le sais, que j'ai eu des hauts et des bas, des situations et des chômages, des coups de chance et des revers de fortune, des postes subalternes et d'importantes responsabilités, mais je ne vois pas très bien dans quel monde s'est déroulée cette risible épopée sociale, ni comment j'ai bien pu la vivre ni pourquoi je l'ai subie. Autant dire que je ne vois plus davantage pourquoi j'ai accepté toutes ces charges, par quel chantage j'ai pris tant de risques, dans quel but j'ai accumulé tant de fatigue inutile, de même que je serais incapable de décrire dans quels décors se sont déroulées les innombrables péripéties de ma vie quotidienne de salarié. De salarié inapte qui n'a jamais pensé qu'à un seul salaire jamais prévu sur les fiches de paie : une femme, sans cesse d'autres femmes.

Mon enfance, par exemple... Il ne m'en reste rien, je serais incapable de dire dans quel milieu et dans quelles circonstances se déroula cette enfance. Logique : à part ma mère et ma sœur qui ne me plaisaient pas, je ne connaissais aucune autre femme. Il ne reste pas beaucoup plus de choses en moi de mon adolescence. Des trous de mémoire surtout. Inquiétant cela, je pourrais presque jurer qu'en fait cette enfance et cette adolescence n'ont jamais eu lieu. Serait-ce possible? Un peu perplexe, je me plante devant un miroir et il me serait difficile de nier l'évidence : j'ai l'air ravagé et mité d'un adulte, un peu puéril, certes, mais incontestablement adulte. A moins d'imaginer que j'en suis arrivé là en prenant un raccourci temporel, il faut bien admettre que j'ai vécu une enfance, une adolescence, une adulescence également.

Je pense, donc je me souviens. Et puis non, je pense, mais je ne me souviens de presque rien. Ce qui me paraît insensé : enfin quoi, tout le monde a des souvenirs, même les amnésiques. Je prends ma carte d'identité, je la consulte, je constate, comme j'aurais pu le prévoir, que je suis né officiellement. C'est écrit en toutes lettres et sanctionné par plusieurs

cachets. Alors quoi? Étant né, j'ai bien dû avoir une famille, des parents, des parenthèses, des parenticides, comme tout le monde. Mais je scrute en vain l'horizon de ce désert perdu dans le temps et la brume. Rien, je ne vois rien, qu'un gouffre de mort où rien n'a survécu pas même le souvenir vague d'une layette, d'une lavette, d'une bicyclette ou d'une sucette. Allons plus loin alors puisque dans la vie il n'y a pas que les parents ou les cercles de famille. Il y a aussi les inconnus et les méconnus, les reconnus, les malconnus, les déconnants et les connaissances, les reconnaissants et les méconnaissables. Sans parler des patrons et des potirons, sans oublier les passants et les passifs, les dépassés et les trépassés. Cela fait beaucoup de monde, assez pour faire tout un monde. Je me concentre et puis non, là non plus, rien, pas un seul visage d'enfant, d'homme. Rien que des inconnues, des silhouettes de passantes, des bribes de femelles, un carrousel de seins, une gare de regards, un défilé de fesses à croire que toute ma vie s'est conjuguée au féminin dans un monde où Adam ne serait pas encore sorti du vagin d'Ève.

Et pourtant, même dans un monde exclusivement femelle, j'ai bien dû gagner ma vie, perdre mon temps, vivre des événements politiques, toiser un brin de métaphysique, me cogner au social, traverser des cyclones moraux, des tempêtes de bureau, des typhons d'appartement. Possible, mais même en me penchant sur ce passé jusqu'à en perdre l'équilibre, je ne vois que des coups de passion et des chagrins d'amour, des courses haletantes et des fuites éperdues, des cris et des coïts, des viols et des folies douces, des torrents de trouble, des grandes marées d'équivoque et des avalanches de soucis sexuels. La guerre m'aura moins marqué que les corps à corps entre deux draps, la réussite ou le ratage m'auront laissé froid alors que le moindre bout de sein m'a toujours desséché la gorge, les secousses cosmiques de la planète auront eu à mes yeux moins d'importance qu'un ventre déchiré par le plaisir, la marche triomphale du temps m'aura laissé sur place perdu entre deux cuisses, la bouche ouverte dans le sexe béant béat des filles, les yeux déjà en quête de nouveaux cons à conquérir.